

**Le Père Adrien Baillet (1693)**

**LA VIE DE M. DESCARTES**  
**Extraits**

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: [jmt\\_sociologue@videotron.ca](mailto:jmt_sociologue@videotron.ca)

Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: [http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/index.html](http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html)

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie à partir de :

**Le P. Adrien de Baillet (1693)**

## **LA VIE DE M. DESCARTES**

Extraits.

Texte en format html disponible intégralement dans la base de données textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la Langue Française (INaLF) du CNRS. Bibliothèque nationale de France : livres I, II, III et IV.

<http://gallica.bnf.fr/scripts/ConsultationTout.exe?O=87384&T=2>



Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.  
Pour les citations : Times 10 points.  
Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh le 19 février 2002.

Mise en page sur papier format  
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''



## Table des matières

LA VIE DE M. DESCARTES  
PAR LE P. ADRIEN BAILLET (1693)

1. [Les études à La Flèche](#)
2. [Le commencement de l'hiver 1619](#) : les songes du 10 novembre
3. [Les voyages](#) : une « expérience » de Descartes
4. [Descartes est engagé](#) « à travailler tout de bon à sa Philosophie »
5. [Quelques machineries cartésiennes.](#)

# Extraits de

---

## LA VIE DE M. DESCARTES

*par Baillet*

### I. LES ÉTUDES À LA FLÈCHE.

[Retour à la table des matières](#)

Les Jésuites furent installés dans cette maison royale dès le mois de Janvier de l'an mille six cent quatre et M. Descartes ne différa d'y envoyer son fils, que pour le garantir des rigueurs de la saison, auxquelles il craignait de l'exposer dans un âge si tendre, et dans un lieu si éloigné des douceurs de la maison paternelle. L'hiver et le Carême écoulés, il l'envoya pour commencer le semestre de Pâques, et le recommanda particulièrement aux soins du Père Charlet qui était parent de la maison. Ce Père, qui fut longtemps Recteur de la maison de la Flèche avant que de passer aux autres emplois de la Compagnie conçut une affection si tendre pour le jeune Descartes, qu'il voulut se charger de tous les soins qui regardaient le corps aussi bien que l'esprit, et il lui tint lieu de Père et de Gouverneur pendant huit ans et plus, qu'il demeura dans le Collège. Le jeune Écolier ne fut point insensible à tant de bontés, et il en eut toute sa vie une reconnaissance dont il a laissé des marques publiques dans ses Lettres. Le Père Charlet, de son côté ne tarda point de joindre l'estime à l'affection: et après avoir été son Directeur pour ses études et la conduite de ses mœurs, il s'en fit un ami qu'il conserva jusqu'à la mort, et qu'il entretenit par un commerce mutuel de lettres et de recommandations.

Le jeune Descartes avait apporté en venant au Collège une passion plus qu'ordinaire pour apprendre les sciences, et cette passion se trouvant appuyée d'un esprit solide, mais vif et déjà tout ouvert, il répondit toujours avantageusement aux intentions de son Père et aux soins de ses Maîtres. Dans tout le cours de ses Humanités qui fut de cinq ans et demi, on n'aperçut en lui aucune affectation de singularité, sinon

celle que pouvait produire l'émulation avec laquelle il se piquait de laisser derrière lui ceux de ses camarades qui passaient les autres. Ayant un bon naturel et une humeur facile et accommodante, il ne fut jamais gêne dans la soumission parfaite qu'il avait pour la volonté de ses Régents et de ses Préfets : et l'assiduité scrupuleuse qu'il apportait à ses devoirs de classe et de chambre ne lui coûtait rien...

(L. I, c. IV, pp. 18-19.)

M. Descartes était dans la première année de son cours de Philosophie, lorsque la nouvelle de la mort du roi fit cesser les exercices du Collège. Ce bon Prince en donnant sa maison de la Flèche aux Jésuites, avait souhaité que son cœur, celui de la Reine, et de tous ses Successeurs y fussent portés après leur mort, et conservés dans leur Église...

Cette cérémonie se fit le 4 de juin, et il fut arrêté dans l'Hôtel de Ville de la Flèche, qu'à pareil jour il se ferait tous les ans une Procession solennelle depuis l'Église de S. Thomas jusqu'aux Jésuites; qu'au retour l'on ferait un Service aussi solennel pour l'âme du Roi; et que ce jour serait chômé dorénavant comme les Fêtes, enfermant les audiences de la plaidoirie, les classes du Collège, et les boutiques de la ville.

Le Lundi suivant qui était le 7. de juin, on ouvrit les classes pour reprendre les exercices ordinaires du Collège : et M. Descartes continua l'étude de la Philosophie Morale, que son Professeur avait commencé de dicter vers le mois d'Avril. La logique, qu'il avait étudiée pendant tout l'hiver précédent, était de toutes les parties, de la Philosophie celle à laquelle il a témoigné depuis avoir donné le plus d'application dans le Collège.

(L. I, c. V, pp. 22-24.)

M. Descartes fut encore moins satisfait de la Physique et de la Métaphysique qu'on lui enseigna l'année suivante, qu'il ne l'avait été de la Logique et de la Morale. Il était fort éloigné d'en accuser ses Maîtres, lui qui se vantait d'être alors dans l'une des plus célèbres Écoles de l'Europe, où il se devait trouver de savants hommes, s'il y en avait en aucun endroit de la terre : et où les Jésuites avaient probablement ramassé ce qu'ils avaient de meilleur dans leur Compagnie, pour mettre le nouveau Collège dans la réputation où il est parvenu. Il ne pouvait aussi s'en prendre à lui-même, n'ayant rien à désirer de plus que ce qu'il apportait à cette étude, soit pour l'application, soit pour l'ouverture d'esprit, soit enfin pour l'inclination. Car il aimait la Philosophie avec encore plus de passion qu'il n'avait fait les Humanités ...

Malgré les obstacles qui arrêtaient son esprit pendant tout le cours de sa Philosophie, il fallut finir cette carrière en même temps que le reste de ses compagnons qui n'avaient trouvé ni doutes à former, ni difficultés à lever dans les cahiers du Maître. On le fit passer ensuite à l'étude des Mathématiques, auxquelles il donna la dernière année de son séjour à la Flèche : et il semble que cette étude devait être pour lui la récompense de celles qu'il avait faites jusqu'alors. Le plaisir qu'il y prit le paya avec usure des peines que la Philosophie scolastique lui avait données; et les progrès qu'il

y fit ont été si extraordinaires, que le Collège de la Flèche s'est acquis par son moyen la gloire d'avoir produit le plus grand Mathématicien que Dieu eût encore mis au jour... Et la dispense qu'il avait obtenue du Père Principal du Collège pour n'être pas obligé à toutes les pratiques de la discipline scolastique, lui fournit les moyens nécessaires pour s'enfoncer dans cette étude aussi profondément qu'il pouvait le souhaiter. Le Père Charlet, Recteur de la Maison, qui était son Directeur perpétuel, lui avait pratiqué entre autres privilèges celui de demeurer longtemps au lit les matins, tant à cause de sa santé infirme, que parce qu'il remarquait en lui un esprit porté naturellement à la méditation. Descartes qui à son réveil trouvait toutes les forces de son esprit recueillies, et tous ses sens rassis par le repos de la nuit, profitait de ces favorables conjonctures pour méditer. Cette pratique lui tourna tellement en habitude, qu'il s'en fit une manière d'étudier pour toute sa vie : et l'on peut dire que c'est aux matinées de son lit, que nous sommes redevables de ce que son esprit a produit de plus important dans la Philosophie, et dans les Mathématiques.

(L. I, c. VI, pp. 26-28.)

Étant encore à la Flèche, il s'était formé une méthode singulière de disputer en Philosophie, qui ne déplaisait pas au Père Charlet, Recteur du Collège, son directeur particulier, ni au Père Dinet son Préfet, quoiqu'elle donnât un peu d'exercice à son Régent. Lorsqu'il était question de proposer un argument dans la dispute, il faisait d'abord plusieurs demandés touchant les définitions des noms. Après, il voulait savoir ce que l'on entendait par certains principes reçus dans l'école. Ensuite, il demandait si l'on ne convenait pas de certaines vérités connues, dont il faisait demeurer d'accord : d'où il formait enfin un seul argument, dont il était fort difficile de se débarrasser. C'est une singularité de ses études que le P. Poisson demeurant à Saumur en 1663, avait apprise d'un homme qui avait porté le portefeuille à la Flèche avec M. Descartes, et qui en avait été témoin pendant tout le cours de philosophie qu'ils avaient fait sous le même maître. Il ne se défit jamais de sa méthode dans la suite, mais il se contenta de la perfectionner : et il la jugeait si naturelle, que jamais il n'aurait trouvé à redire à celle des scolastiques, s'il l'eût trouvée aussi courte et aussi commode.

(L. VIII, c. IV, tome II, pp. 483-484.)

## **2. LE COMMENCEMENT DE L'HIVER 1619 LES SONGES DU 10 NOVEMBRE.**

Il nous apprend que, le dixième de novembre mille six cent dix neuf, s'étant couché tout rempli de son enthousiasme, et tout occupé de la pensée d'avoir trouvé ce jour-là les fondements de la science admirable, il eut trois songes consécutifs en une seule nuit, qu'il s'imagina ne pouvoir être venus que d'en haut. Après s'être endormi, son imagination se sentit frappée de la représentation de quelques fantômes qui se présentèrent à lui, et qui l'épouvantèrent de telle sorte que, croyant marcher par les

rués, il était obligé de se renverser sur le côté gauche pour pouvoir avancer au lieu où il voulait aller, parce qu'il sentait une grande faiblesse au côté droit dont il ne pouvait se soutenir. Étant honteux de marcher de la sorte, il fit un effort pour se redresser; mais il sentit un vent impétueux qui, l'emportant dans une espèce de tourbillon, lui fit faire trois ou quatre tours sur le pied gauche. Ce ne fut pas encore ce qui l'épouvanta. La difficulté qu'il avait de se traîner faisait qu'il croyait tomber à chaque pas, jusqu'à ce qu'ayant aperçu un collège ouvert sur son chemin, il entra dedans pour y trouver une retraite et un remède à son mal. Il tâcha de gagner l'église du collège, où sa première pensée était d'aller faire sa prière; mais s'étant aperçu qu'il avait passé un homme de sa connaissance sans le saluer, il voulut retourner sur ses pas pour lui faire civilité, et il fut repoussé avec violence par le vent qui soufflait contre l'église. Dans le même temps il vit au milieu de la cour du collège une autre personne, qui l'appela par son nom en des termes civils et obligeants, et lui dit que, s'il voulait aller trouver Monsieur N., il avait quelque chose à lui donner. M. Descartes s'imagina que c'était un melon qu'on avait apporté de quelque pays étranger. Mais ce qui le surprit davantage fut de voir que ceux qui se rassemblaient avec cette personne autour de lui pour s'entretenir étaient droits et fermes sur leurs pieds : quoiqu'il fût toujours courbé et chancelant sur le même terrain, et que le vent qui avait pensé le renverser plusieurs fois eût beaucoup diminué. Il se réveilla sur cette imagination, et il sentit à l'heure même une douleur effective, qui lui fit craindre que ce ne fût l'opération de quelque mauvais génie qui l'aurait voulu séduire. Aussitôt il se retourna sur le côté droit; car c'était sur le gauche qu'il s'était endormi et qu'il avait eu le songe. Il fit une prière à Dieu pour demander d'être garanti du mauvais effet de son songe, et d'être préservé de tous les malheurs qui pourraient le menacer en punition de ses péchés qu'il reconnaissait pouvoir être assez griefs pour attirer les foudres du ciel sur sa tête : quoiqu'il eût mené jusque là une vie assez irréprochable aux yeux des hommes.

Dans cette situation, il se rendormit, après un intervalle de près de deux heures dans des pensées diverses sur les biens et les maux de ce monde. Il lui vint aussitôt un nouveau songe, dans lequel il crut entendre un bruit aigu et éclatant, qu'il prit pour un coup de tonnerre. La frayeur qu'il en eut le réveilla sur l'heure même; et ayant ouvert les yeux, il aperçut beaucoup d'étincelles de feu répandues par la chambre. La chose lui était déjà souvent arrivée en d'autres temps, et il ne lui était pas fort extraordinaire, en se réveillant au milieu de la nuit, d'avoir les yeux assez étincelants pour lui faire entrevoir les objets les plus proches de lui. Mais, en cette dernière occasion, il voulut recourir à des raisons prises de la philosophie; et il en tira des conclusions favorables pour son esprit, après avoir observé, en ouvrant puis en fermant les yeux alternativement la qualité des espèces qui lui étaient représentées. Ainsi sa frayeur se dissipa et il se rendormit dans un assez grand calme.

Un moment après, il eut un troisième songe, qui n'eut rien de terrible comme les deux premiers. Dans ce dernier, il trouva un livre sur sa table, sans savoir qui l'y avait mis. Il l'ouvrit et voyant que c'était un Dictionnaire, il en fut ravi dans l'espérance qu'il pourrait lui être fort utile. Dans le même instant, il se rencontra un autre livre sous sa main, qui ne lui était pas moins nouveau, ne sachant d'où il lui était venu. Il trouva que c'était un recueil des Poésies de différents auteurs, intitulé *Corpus Poëtarum* etc. Il eut la curiosité d'y vouloir lire quelque chose : et à l'ouverture du livre, il tomba sur le vers *Quod vitæ sectabor iter ?* etc. Au même moment il aperçut un homme qu'il ne connaissait pas, mais qui lui présenta une pièce de vers, commençant par Est et Non, et qui la lui vantait comme une pièce excellente. M. Descartes lui dit qu'il savait ce que c'était et que cette pièce était parmi les Idylles d'Ausone, qui se trouvait dans le gros Recueil des Poètes qui était sur sa table. Il voulut la montrer lui-

même à cet homme, et il se mit à feuilleter le livre, dont il se vantait de connaître parfaitement l'ordre et l'économie. Pendant qu'il cherchait l'endroit, l'homme lui demanda où il avait pris ce livre, et M. Descartes lui répondit qu'il ne pouvait lui dire comment il l'avait eu ; mais qu'un moment auparavant il en avait manié encore un autre, qui venait de disparaître, sans savoir qui le lui avait apporté, ni qui le lui avait repris. Il n'avait pas achevé qu'il revit paraître le livre à l'autre bout de la table. Mais il trouva que ce Dictionnaire n'était plus entier comme il l'avait vu la première fois. Cependant il en vint aux Poésies d'Ausone, dans le Recueil des Poètes qu'il feuilletait; et ne pouvant trouver la pièce qui commence par Est et Non, il dit à cet homme qu'il en connaissait une du même Poète encore plus belle que celle-là et qu'elle commençait par *Quod vitæ sectabor iter* ? La personne le pria de la lui montrer, et M. Descartes se mettait en devoir de la chercher, lorsqu'il tomba sur divers petits portraits gravés en taille douce, ce qui lui fit dire que ce livre était fort beau, mais qu'il n'était pas de la même impression que celui qu'il connaissait. Il en était là, lorsque les livres et l'homme disparurent et s'effacèrent de son imagination, sans néanmoins le réveiller. Ce qu'il y a de singulier à remarquer, c'est que, doutant si ce qu'il venait de voir était songe ou vision, non seulement il décida en dormant que c'était un songe, mais il en fit encore l'interprétation avant que le sommeil le quittât. Il jugea que le Dictionnaire ne voulait dire autre chose que toutes les Sciences ramassées ensemble et que le Recueil de Poésies, intitulé *Corpus poëtarum*, marquait en particulier, et d'une manière plus distincte, la Philosophie et la Sagesse jointes ensemble. Car il ne croyait pas<sup>1</sup> qu'on dût s'étonner si fort de voir que les poètes, même ceux qui ne font que naïser, fussent pleins de sentences plus graves, plus sensées, et mieux exprimées que celles qui se trouvent dans les écrits des Philosophes. Il attribuait cette merveille à la divinité de l'enthousiasme, et à la force de l'imagination, qui fait sortir les semences de la sagesse (qui se trouvent dans l'esprit de tous les hommes, comme les étincelles de feu dans les cailloux) avec beaucoup plus de facilité, et beaucoup plus de brillant même, que ne peut faire la Raison dans les Philosophes. M. Descartes, continuant d'interpréter son songe dans le sommeil, estimait que la pièce de vers sur l'incertitude du genre de vie qu'on doit choisir, et qui commence par *Quod vitæ sectabor iter*, marquait le bon conseil d'une personne sage, ou même la Théologie Morale.

Là-dessus, doutant s'il rêvait ou s'il méditait, il se réveilla sans émotion et continua, les yeux ouverts, l'interprétation de son songe sur la même idée. Par les poètes rassemblés dans le Recueil il entendait la révélation et l'enthousiasme dont il ne désespérait pas de se voir favorisé. Par la pièce de vers Est et Non, qui est le Oui et le Non de Pythagore, il comprenait la vérité et la fausseté dans les connaissances humaines et les sciences profanes. Voyant que l'application de toutes ces choses réussissait si bien à son gré, il fut assez hardi pour se persuader que c'était l'Esprit de Vérité qui avait voulu lui ouvrir les trésors de toutes les sciences par ce songe. Et comme il ne lui restait plus à expliquer que les petits portraits de taille douce, qu'il avait trouvés dans le second livre, il n'en chercha plus l'explication après la visite qu'un peintre italien lui rendit dès le lendemain.

Ce dernier songe, qui n'avait eu rien que de fort doux et de fort agréable, marquait l'avenir selon lui; et il n'était que pour ce qui devait lui arriver dans le reste de sa vie. Mais il prit les deux précédents pour des avertissements menaçants touchant sa vie passée, qui pouvait n'avoir pas été aussi innocente devant Dieu que devant les hommes. Et il crut que c'était la raison de la terreur et de l'effroi dont ces deux songes

---

<sup>1</sup> Leibniz a aussi recopié cette pensée.



étaient accompagnés. Le melon, dont on voulait lui faire présent dans le premier songe, signifiait, disait-il, les charmes de la solitude, mais présentés par des sollicitations purement humaines. Le vent qui le poussait vers l'église du collège, lorsqu'il avait mal au côté droit, n'était autre chose que le mauvais Génie qui tâchait de le jeter par force dans un lieu où son dessein était d'aller volontairement. C'est pourquoi Dieu ne permit pas qu'il avançât plus loin et qu'il se laissât emporter, même en un lieu saint, par un esprit qu'il n'avait pas envoyé : quoiqu'il fût très persuadé que c'eût été l'Esprit de Dieu qui lui avait fait faire les premières démarches vers cette église. L'épouvante dont il fut frappé dans le second songe, marquait, à son sens, sa syndérèse, c'est-à-dire les remords de sa conscience touchant les péchés qu'il pouvait avoir commis pendant le cours de sa vie jusqu'alors. La foudre, dont il entendit l'éclat, était le signal de l'Esprit de Vérité qui descendit sur lui pour le posséder.

Cette dernière imagination tenait assurément quelque chose de l'enthousiasme, et elle nous porterait volontiers à croire que M. Descartes aurait bu le soir avant de se coucher. En effet, c'était la veille de Saint-Martin, au soir de laquelle on avait coutume de faire la débauche au lieu où il était, comme en France. Mais il nous assure qu'il avait passé le soir et toute la journée dans une grande sobriété, et qu'il y avait trois mois entiers qu'il n'avait bu de vin. Il ajoute que le Génie, qui excitait en lui l'enthousiasme dont il se sentait le cerveau échauffé depuis quelques jours, lui avait prédit ces songes avant que de se mettre au lit, et que l'esprit humain n'y avait aucune part...

Son enthousiasme le quitta peu de jours après, et quoique son esprit eût repris son assiette ordinaire, et fût rentré dans son premier calme, il n'en devint pas plus décisif sur les résolutions qu'il avait à prendre. Le temps de son quartier d'hiver s'écoulait peu à peu dans la solitude de son poêle et, pour la rendre moins ennuyeuse, il se mit à composer un traité, qu'il espérait achever avant Pâques de l'an 1620. Dès le mois de février, il songeait à chercher des libraires pour traiter avec eux de l'impression de cet ouvrage. Mais il y a beaucoup d'apparence que ce traité fut interrompu pour lors et qu'il est toujours demeuré imparfait depuis ce temps là : On a ignoré, jusqu'ici, ce que pouvait être ce traité qui n'a peut-être jamais eu de titre.

(L. II, c. I, tome I, pp. 81-86.)

... Il passa le reste de l'hiver et le carême sur les frontières de Bavière dans ses irrésolutions, se croyant bien délivré des préjugés de son éducation et des livres, et s'entretenant toujours du dessein de bâtir tout de neuf. Mais quoique cet état d'incertitude dont son esprit était agité, lui rendit les difficultés de son dessein plus sensibles que s'il eût pris d'abord sa résolution, il ne se laissa jamais tomber dans le découragement. Il se soutenait toujours par le succès avec lequel il savait ajuster les secrets de la Nature aux règles de la Mathématique à mesure qu'il faisait quelque nouvelle découverte dans la Physique. Ces occupations le garantirent des chagrins et des autres mauvais effets de l'oisiveté, et elles le menèrent jusqu'au temps que le Duc de Bavière fit avancer ses troupes vers la Souabe. Il les suivit, comme nous l'avons rapporté ailleurs, et il les quitta pour venir à Ulm, où il passa les mois de juillet et d'août avec une partie de ceux de juin et de septembre. De là il fut en Autriche voir la Cour de l'Empereur, après quoi il alla rejoindre l'armée du Duc de Bavière en Bohême, et

entra avec elle dans la ville de Prague, où il demeura jusqu'au milieu du mois de décembre.

Il prit ensuite son quartier d'hiver avec une partie des troupes que le Duc de Bavière laissa sur les extrémités de la Bohême méridionale en retournant à Munich. Il se remit à ses méditations ordinaires sur la Nature, s'exerçant aux préludes de ses grands desseins, et profitant de l'avantage qu'il avait de pouvoir vivre seul au milieu de ceux à qui il ne pouvait envier la liberté de boire et de jouer, tant qu'ils lui laissaient celle d'étudier en retraite.

(L. II, c. II, pp. 91-92.)

### 3. LES VOYAGES : UNE « EXPÉRIENCE » DE DESCARTES.

... Il entreprit <sup>1</sup> donc de voyager dans ce qui lui restait à voir des pays du Nord : mais ce n'est pas la peine de dire qu'il fut obligé de changer d'état. Ce qu'il entreprenait n'était dans le fond qu'une continuation de voyages qu'il voulait faire, sans s'assujettir dorénavant à suivre les armées, parce qu'il croyait avoir suffisamment envisagé et découvert le genre humain par l'endroit de ses hostilités. Il avait toujours parlé de sa profession militaire, d'une manière si indifférente et si froide, qu'on jugeait aisément qu'il considérait ses campagnes comme de simples voyages, et qu'il ne se servait de la bandoulière <sup>2</sup> que comme d'un passeport qui lui donnait accès jusqu'au fond des tentes et des tranchées, pour mieux satisfaire sa curiosité.

(L. II, c. IV, pp. 98-99.)

Étant sur le point de partir pour se rendre en Hollande avant la fin de novembre de la même année, il se défit de ses chevaux et d'une bonne partie de son équipage : et il ne retint qu'un valet avec lui. Il s'embarqua sur l'Elbe... sur un vaisseau qui devait lui laisser prendre terre dans la Frise orientale, parce que son dessein était de visiter les côtes de la mer d'Allemagne à son loisir. Il se remit sur mer peu de jours après, avec résolution de débarquer en West-Frise, dont il était curieux de voir aussi quelques endroits. Pour le faire avec plus de liberté, il retint un petit bateau à lui seul d'autant plus volontiers que le trajet était court depuis Emden jusqu'au premier abord de West-Frise.

Mais cette disposition, qu'il n'avait prise que pour mieux pourvoir à sa commodité, pensa lui être fatale. Il avait affaire à des mariniers qui étaient des plus rustiques et des plus barbares qu'on pût trouver parmi les gens de cette profession. Il ne fut pas longtemps sans reconnaître que c'étaient des scélérats; mais après tout ils étaient les maîtres du bateau. M. Descartes n'avait point d'autre conversation que celle

<sup>1</sup> En 1621: « Ce fut immédiatement après la campagne de Hongrie que M. Descartes exécuta la résolution qu'il avait prise depuis longtemps de ne plus porter le mousquet » (ibid.).

<sup>2</sup> Baudrier servant souvent d'insigne distinctif aux militaires.

de son valet, avec lequel il parlait français. Les mariniers, qui le prenaient plutôt pour un marchand forain que pour un cavalier, jugèrent qu'il devait avoir de l'argent. C'est ce qui leur fit prendre des résolutions qui n'étaient nullement favorables à sa bourse. Mais il y a cette différence entre les voleurs de mer et ceux des bois, que ceux-ci peuvent en assurance laisser la vie à ceux qu'ils volent, et se sauver sans être reconnus ; au lieu que ceux-là ne peuvent mettre à bord une personne qu'ils auront volée, sans s'exposer au danger d'être dénoncés par la même personne. Aussi les mariniers de M. Descartes prirent-ils des mesures plus sûres pour ne pas tomber dans un pareil inconvénient. Ils voyaient que c'était un étranger venu de loin qui n'avait nulle connaissance dans le pays, et que personne ne s'aviserait de réclamer, quand il viendrait à manquer. Ils le trouvaient d'une humeur fort tranquille, fort patiente, et jugeant à la douceur de sa mine, et à l'honnêteté qu'il avait pour eux, que ce n'était qu'un jeune homme qui n'avait pas encore beaucoup d'expérience, ils conclurent qu'ils en auraient meilleur marché de sa vie. Ils ne firent point de difficulté de tenir leur conseil en sa présence, ne croyant pas qu'il sût d'autre langue que celle dont il s'entretenait avec son valet ; et leurs délibérations allaient à l'assommer, à le jeter dans l'eau et à profiter de ses dépouilles.

M. Descartes, voyant que c'était tout de bon, se leva tout d'un coup, changea de contenance, tira l'épée d'une fierté imprévue, leur parla en leur langue d'un ton qui les saisit, et les menaça de les percer sur l'heure, s'ils osaient lui faire insulte. Ce fut en cette rencontre qu'il s'aperçut de l'impression que peut faire la hardiesse d'un homme sur une âme basse ; je dis une hardiesse qui s'élève beaucoup au-dessus des forces et du pouvoir dans l'exécution : une hardiesse qui, en d'autres occasions, pourrait passer pour une pure rodomontade. Celle qu'il fit paraître pour lors eut un effet merveilleux sur l'esprit de ces misérables. L'épouvante qu'ils en eurent fut suivie d'un étourdissement qui les empêcha de considérer leur avantage, et ils le conduisirent aussi paisiblement qu'il pût souhaiter.

(L. II, c. IV, pp. 102-103.)

## **4. DESCARTES EST ENGAGÉ « À TRAVAILLER TOUT DE BON À SA PHILOSOPHIE ».**

Peu de jours après que M. Descartes fut arrivé à Paris, il se tint une assemblée de personnes savantes et curieuses chez le Nonce du Pape, qui avait voulu procurer des auditeurs d'importance au sieur de Chandoux, qui devait débiter des sentiments nouveaux sur la Philosophie.

... Il fit un grand discours pour réfuter la manière d'enseigner la Philosophie qui est ordinaire dans l'École. Il proposa même un Système assez suivi de la Philosophie qu'il prétendait établir, et qu'il voulait passer pour nouvelle.

L'agrément dont il accompagna son discours imposa tellement à la compagnie qu'il en reçut des applaudissements presque universels. Il n'y eut que M. Descartes qui affecta de ne point faire éclater au dehors les signes d'une satisfaction qu'il n'avait pas effectivement reçue du discours du sieur de Chandoux. Le Cardinal de Bérulle qui l'observait particulièrement s'aperçut de son silence. Ce fut ce qui l'obligea à lui demander son sentiment sur un discours qui avait paru si beau à la compagnie. M. Descartes fit ce qu'il put pour s'en excuser, témoignant qu'il n'avait rien à dire après les approbations de tant de savants hommes qu'il estimait plus capables que lui de juger du discours qu'on venait d'entendre... Mais il prit occasion de ce discours pour faire remarquer la force de la vraisemblance qui occupe la place de la Vérité, et qui dans cette rencontre paraissait avoir triomphé du jugement de tant de personnes graves et judicieuses. Il ajouta que lorsqu'on a affaire à des gens assez faciles pour vouloir bien se contenter du vraisemblable, comme venait de faire l'illustre compagnie devant laquelle il avait l'honneur de parler, il n'était pas difficile de débiter le faux pour le vrai, et de faire réciproquement passer le vrai pour le faux à la faveur de l'apparent. Pour en faire l'épreuve sur le champ, il demanda à l'assemblée que quelqu'un de la compagnie voulût prendre la peine de lui proposer telle vérité qu'il lui plairait, et qui fût du nombre de celles qui paraissent les plus incontestables. On le fit, et avec douze arguments tous plus vraisemblables l'un que l'autre, il vint à bout de prouver à la compagnie qu'elle était fautive. Il se fit ensuite proposer une fausseté de celles que l'on a coutume de prendre pour les plus évidentes, et par le moyen d'une douzaine d'autres arguments vraisemblables, il porta ses auditeurs à la reconnaître pour une vérité plausible. L'assemblée fut surprise de la force et de l'étendue de génie que M. Descartes faisait paraître dans ses raisonnements: mais elle fut encore plus étonnée de se voir si clairement convaincue de la facilité avec laquelle notre esprit devient la dupe de la vraisemblance. On lui demanda ensuite s'il ne connaissait pas quelque moyen infaillible pour éviter les sophismes. Il répondit qu'il n'en connaissait point de plus infaillible que celui dont il avait coutume de se servir, ajoutant qu'il l'avait tiré du fond des Mathématiques, et qu'il ne croyait pas qu'il y eût de vérité qu'il ne pût démontrer clairement avec ce moyen suivant ses propres principes. Ce moyen n'était autre que sa règle universelle, qu'il appelait autrement sa Méthode naturelle, sur laquelle il mettait à l'épreuve toutes sortes de propositions de quelque nature et de quelque espèce qu'elles pussent être. Le premier fruit de cette Méthode était de faire voir d'abord si la proposition était possible ou non, parce qu'elle l'examinait et qu'elle l'assurait (pour me servir de ses termes) avec une connaissance et une certitude égale à celle que Peuvent produire les règles de l'Arithmétique. L'autre fruit consistait à lui faire soudre <sup>1</sup> infailliblement la difficulté de la même proposition. Il n'eut jamais d'occasion plus éclatante que celle qui se présentait dans cette assemblée pour faire valoir ce moyen infaillible qu'il avait trouvé d'éviter les sophismes. C'est ce qu'il reconnut lui-même quelques années depuis dans une lettre qu'il écrivit d'Amsterdam à M. de Villebressieu à qui il fit revenir la mémoire de ce qui s'était passé en cette rencontre.

« Vous avez vu, dit-il, ces deux fruits de ma belle règle ou Méthode naturelle au sujet de ce que je fus obligé de faire dans l'entretien que j'eus avec le Nonce du Pape, le Cardinal de Bérulle, le Père Mersenne, et toute cette grande et savante compagnie qui s'était assemblée chez ledit Nonce pour entendre le discours de Monsieur de Chandoux touchant sa nouvelle Philosophie. Ce fut là que je fis confesser à toute la troupe ce que l'art de bien raisonner peut sur l'esprit de ceux qui sont médiocrement savants, et combien mes principes sont mieux établis, plus véritables, et plus naturels

---

<sup>1</sup> Résoudre.

qu'aucuns des autres qui sont déjà reçus parmi les gens d'étude. Vous en restâtes convaincu comme tous ceux qui prirent la peine de me conjurer de les écrire et de les enseigner au Public. »

... Le Cardinal de Bérulle sur tous les autres goûta merveilleusement tout ce qu'il en avait entendu, et pria M. Descartes qu'il pût l'entendre encore une autrefois sur le même sujet en particulier. M. Descartes sensible à l'honneur qu'il recevait d'une proposition si obligeante lui rendit visite peu de jours après, et l'entretint des premières pensées qui lui étaient venues sur la Philosophie, après qu'il se fut aperçu de l'inutilité des moyens qu'on emploie communément pour la traiter. Il lui fit entrevoir les suites que ces pensées pourraient avoir si elles étaient bien conduites, et l'utilité que le Public en retirerait si l'on appliquait sa manière de philosopher à la Médecine et à la Mécanique, dont l'une produirait le rétablissement et la conservation de la santé, l'autre la diminution et le soulagement des travaux des hommes. Le Cardinal n'eut pas de peine à comprendre l'importance du dessein : et le jugeant très propre pour l'exécuter, il employa l'autorité qu'il avait sur son esprit pour le porter à entreprendre ce grand ouvrage. Il lui en fit même une obligation de conscience, sur ce qu'ayant reçu de Dieu une force et une pénétration d'esprit avec des lumières sur cela qu'il n'avait point accordées à d'autres, il lui rendrait un compte exact de l'emploi de ses talents, et serait responsable devant ce Juge souverain des hommes du tort qu'il ferait au genre humain en le privant du fruit de ses méditations. Il alla même jusqu'à l'assurer qu'avec des intentions aussi pures et une capacité d'esprit aussi vaste que celle qu'il lui connaissait, Dieu ne manquerait pas de bénir son travail et de le combler de tout le succès qu'il en pourrait attendre.

L'impression que les exhortations de ce pieux Cardinal firent sur lui se trouvant jointe à ce que son naturel et sa raison lui dictaient depuis longtemps acheva de le déterminer. Jusque là il n'avait encore embrassé aucun parti dans la Philosophie, et n'avait point pris de secte, comme nous l'apprenons de lui-même. Il se confirma dans la résolution de conserver sa liberté, et de travailler sur la nature même sans s'arrêter à voir en quoi il s'approcherait ou s'éloignerait de ceux qui avaient traité la Philosophie avant lui. Les instances que ses amis redoublèrent pour le presser de communiquer ses lumières au Public, ne lui permirent pas de reculer plus loin. Il ne délibéra plus que sur les moyens d'exécuter son dessein plus commodément : et ayant remarqué deux principaux obstacles qui pourraient l'empêcher de réussir, savoir la chaleur du climat et la foule du grand monde, il résolut de se retirer pour toujours du lieu de ses habitudes, et de se procurer une solitude parfaite dans un pays médiocrement froid, où il ne serait pas connu.

(L. II, c. XIV, pp. 160-163, 165-166.)

## 5. QUELQUES MACHINERIES CARTÉSIENNES.

M. de Villebressieu... vint se renfermer avec lui dans Amsterdam pour continuer ses études et ses expériences auprès d'un maître si affectionné. Depuis l'an 1627 qu'il s'était donné à M. Descartes, il avait fait des progrès merveilleux dans la Mécanique

et dans la Perspective. Il avait un génie tout particulier pour appliquer heureusement les réflexions que M. Descartes lui faisait faire sur les règles qu'il lui donnait pour travailler. Sur l'observation qu'il lui avait fait faire à Paris avant que de quitter la France touchant la Perspective naturelle, il avait ingénieusement imaginé l'instrument pour redresser les objets qui paraissent tracés et peints mais renversés dans une chambre bien fermée, lorsque la lumière les pousse dedans par le moyen d'un trou, au bout duquel est le verre, sur une feuille de papier opposé, qui les reçoit tous renversés. Cela ne fut pas inutile à la Dioptrique de M. Descartes, qui en composa le cinquième discours sur cette observation, pour expliquer les images qui se forment sur le fond de l'œil. Il en prit occasion pour faire voir que l'on s'était trompé jusque là de croire que l'œil allât prendre les images dans les objets et que les objets s'approchassent de l'œil: mais que cela se fait par la lumière qui frappe l'objet. Cette lumière étant réfléchie peint ou imprime dans le fond de l'œil cette image qui se représente au fond de l'œil, de même qu'elle paraît dans la chambre fermée, et qu'on la voyait dans l'instrument de M. de Villebressieu avant qu'on y mît le miroir qui la redressait contre la superficie d'un plan de couleur blanche. M. Descartes estimait d'autant plus cette observation de M. de Villebressieu, que sa Machine tendait à faire deux offices à la fois. Le premier était de redresser l'objet, qui était un effet que M. Descartes ne lui avait proposé d'abord que comme possible, M. de Villebressieu ayant fait le reste par sa propre industrie. Le second était que sa machine se portait partout où le point de vue était plus agréable à voir. C'est ce qu'il jugeait digne du plus grand Prince de la terre, mais d'un Prince Philosophe et perfectionné dans le raisonnement. C'est pourquoi il voulut persuader à M. de Villebressieu de tenir son instrument secret.

... Parmi les autres inventions particulières que M. de Villebressieu avait imaginées auprès de M. Descartes, nous trouvons: 1. La Spirale double pour descendre d'une tour en bas sans danger; 2. Les Tenailles de bois pour monter par une corde menue; 3. Le Tour fait avec deux bâtons ou morceaux de bois pour monter et pour descendre; 4. Le Pont roulant pour escalader une place qui a un profond et large fossé; 5. Le Bateau à passer les rivières fait de quatre ais de bois, qui se pliait et se portait sous le bras. 6. Mais surtout M. Descartes l'exhortait à donner au public son Chariot-Chaise, jugeant cette machine fort utile à tout le monde, et particulièrement aux soldats blessés. La structure n'en était ni difficile, ni d'une grande dépense. Elle se pouvait faire partout où il y avait des cerceaux de tonneau, et les deux roues ne pouvaient en aucune manière incommoder la personne qui était dans le chariot. Sa principale commodité consistait en ce qu'on y pouvait être mené en santé et en maladie dans toutes sortes de chemins par un seul homme avec moins de peine que n'en ont deux qui portent une chaise, et qu'on y était aussi mollement que dans une chaise ou une litière.

M. Borel qui avait appris de M. de Villebressieu, son ami particulier, ce qu'il écrit touchant M. Descartes, remarque que pendant qu'ils furent ensemble ils ne s'occupèrent à rien tant qu'à des expériences de Dioptrique. Il prétend que M. Descartes fit voir à M. de Villebressieu une infinité de choses qui passaient de loin la portée des autres mathématiciens, principalement en ce qui regarde l'usage des lunettes et des miroirs. Il faisait devant lui toutes ses épreuves, tantôt avec de la glace, tantôt avec du marbre noir artificiel. Il lui en faisait polir et creuser de toutes grandeurs et de toutes figures; et après en avoir produit tous les effets qu'il en pouvait souhaiter, il les lui faisait briser, et lui en faisait faire de nouveaux de la même matière. Toutes simples et

toutes naturelles que fussent ces merveilles qu'il opérait de jour en jour dans l'Optique, elles ne laissaient pas de causer beaucoup d'étonnement dans l'esprit de M. de Villebressieu. Mais jamais il ne parut plus surpris que lorsque M. Descartes lui fit passer devant les yeux une compagnie de soldats au travers de sa chambre en apparence. L'artifice ne consistait qu'en de petites figures de soldats qu'il avait soin de cacher ; et par le moyen d'un miroir il faisait grossir et augmenter ces petites figures jusqu'à la juste grandeur de l'homme au naturel, et semblait les faire entrer, passer et sortir de la chambre.

(L. III, C. XIII, pp. 256-259).